

TOUS les prétextes sont bons. Celui-ci se fait appeler « Collection » et se donne des airs de compact-disc. Mais il est mieux connu sous le nom de « plaisir ». Parce que rencontrer Dahò, c'est avant tout un plaisir comme dans « tout le plaisir est pour moi ». On dirait que Dahò est ici-bas uniquement pour prouver qu'on peut faire des disques, les vendre à des centaines de milliers d'exemplaires et continuer à faire partie du public. Il sait admirer, comme les adolescents — et les autres — qui l'adorent. C'est une qualité beaucoup plus rare et précieuse qu'on ne saurait croire. Et, ce qui ne gêne rien, il a les mêmes goûts que MUSICAL! Il vénère Alison Moyet et a eu un coup de foudre du tonnerre de Dieu pour Chris Isaak. Après ça, on allait se gêner? La question ne se pose même pas. Voilà pourquoi on ne vous proposera que des réponses sur quelques prétextes.

« Ce compact-disc n'est pas un Best Of. J'ai voulu rassembler les maxis et les inédits qui les accompagnaient, et remixer certaines chansons pas très bonnes à l'époque (L'été du premier album "Mythomane" et Swingin' London, face B du Grand sommeil, NDLR). Certains de ces disques avaient disparu, d'ailleurs.

» Depuis le début, j'ai voulu mettre trois titres inédits sur chaque maxi. Si j'ai un défaut, c'est vouloir en donner trop. Si un disque sort et n'est pas bien, c'est que je ne pouvais pas faire mieux. C'est que je suis un nase. Moi, j'adore les disques. J'ai une âme de fan et je sais que si mes idoles avaient fait des inédits, j'aurais été vachement content. »

Rio Bravo

« Ce compact, j'aurais pu l'appeler "Influences", parce qu'elles s'y retrouvent toutes. » Parmi deux versions maxi de Tombé pour la France et EpauLe Tàtoo, les deux chansons remixées et l'inédit de Dahò (Soleil de minuit, chanson du film Désordre), le cœur fervent trouvera en effet : Chez les yé-yé de Gainsbourg, Et si je m'en vais avant toi de et avec Françoise Hardy, Arnold Layne de Syd Barrett (leader du premier Pink Floyd), Eddie S. signé par Dahò mais dédié à une égérie filiforme d'Andy Warhol, peintre et mentor new-yorkais récemment rappelé à l'affection des siens et des fans du groupe légendaire qu'il lança : The Velvet Underground. Etienne s'offre leur Sunday Morning. Reste pour la bonne bouche un Sweeter than you autrefois chanté par Ricky Nelson, son idole cachée. Ricky Nelson est mort en décembre dernier. Il avait 45 ans et une voix de velours. Un rocker au cœur tendre, il faut d'ailleurs le pied tendre dans ce western mythique Rio Bravo, entre John Wayne et Dean Martin. Il chantait les mêmes choses que Dahò et avait la même tête que Chris Isaak!

« Chris Isaak, c'est Ricky Nelson pour moi. D'ailleurs, on a chanté ensemble à la guitare "Sweeter than You". Il a un tel charisme que tu ne peux qu'en tomber amoureux. Je vais aller à San Francisco pour travailler avec lui. Après le concert du Marquee à Londres, il m'a donné le petit gri-gri taillé dans l'ivoire qu'il porte toujours sur sa cravate. »

Le pion

En dehors de ça, Etienne Dahò porte un jeans troué et un sweat-shirt relâché.

Comme tout le monde. La seule différence, ce sont les deux mille lettres de fans à ses pieds et l'élégance qu'il met à montrer que cela le touche et en même temps le laisse intact.

« C'est vrai que ça marche très bien pour moi, mais j'ai l'impression de débuter. Vocalement, je suis limité. Je vais prendre des cours pour être capable d'aller plus loin. Je vais prendre des leçons de musique aussi (il a demandé à Fred Chinchin des Rita Mitsouko de lui apprendre quelques trucs à la guitare, NDLR). Je voudrais faire le prochain disque comme si c'était le premier.

» J'ai répété cent fois que mon premier disque devait être mon dernier. D'ailleurs, après ça, je suis retourné à Rennes. Je n'ai pas repris mon boulot de pion, mais je suis devenu disc-jockey, j'ai vendu des disques aussi. Je n'avais pas les qualités vocales. J'étais incapable de faire de la drague pour placer mon produit. Puis c'est devenu une passion, une sorte de maladie.

» La première fois que je suis monté sur scène, j'ai eu le hoquet pendant vingt minutes!

» Mais en '85, j'ai vu un concert des Comateens à New York et j'ai senti le côté chaleureux, ce délicieux laisser-aller. Avant, par timidité, pour ne pas laisser échapper quelque chose de moi, tout était contrôlé. J'ai compris qu'il fallait s'ouvrir, être généreux de soi-même. Et quand notre dernière tournée s'est achevée, j'étais très très triste, parce que ce fut un rêve. »

« Ce geste est un de mes tics. Ça veut dire que c'est très bien, que ça m'a fait décoller. C'est du Da da dap dap. Je l'ai mis dans EpauLe Tàtoo parce que j'ai l'habitude de tout dire, même mes tics. »



Niagara

Dahò est né le 14 janvier 56, mais il ne s'est toujours pas habitué à la vie. Ni à ces petites choses qui font ses grandes chansons, encore moins aux effets qu'elles provoquent : « J'ai toujours idéalisé la réalité et les détails. Aller chercher des croissants pour quelqu'un, ça peut être complètement génial. Gravé dans la cire, l'amour reste intact pour l'éternité. Idéali- sifier une histoire qui normalement doit s'érou- ser, s'oublier... La chanson n'est pas un art mineur. La musique donne des repères comme la mode. Une chanson, c'est complètement émotionnel, ça va te rappeler des sentiments très précis pendant toute ta vie. C'est magique ».

Décidément, il ne s'y fait pas. Dans le passé, il était un malade imaginaire. Il tremblait de mourir avant d'avoir terminé son « Mytho- mane ». Pendant que « Pop Satori » trainait, les angoisses de cancer sont revenues. Quand enfin l'enregistrement fut terminé, il en suivit toute la fabrication. Il garde même chez lui un sac avec les copeaux de cuivre de la gravure du disque DMM.

Puis il dit qu'il est solitaire (comme Chris Isaak), que cette fausse progéniture pop est pesante pour tout le monde, Lio et Niagara compris. La seule vraie amie, jumeau astro- logique, c'est Elli Medeiros. Ils font un beau couple de danseurs. Mais leurs succès res- pectifs ne permettent plus beaucoup de ces rencontres.

« D'un autre côté, c'est euphorisant, parfaitement génial de s'apercevoir que le plaisir que tu as pris en travaillant sur "Pop Satori" est partagé avec beaucoup de gens. Mais il y a des choses que je vis moins bien, comme d'être reconnu dans la rue, qu'on me demande des autogra- phes. Ça me met mal à l'aise. La magie, c'est la scène et le disque, pas les cour- ses que tu fais, le sport ou le cinéma que tu veux t'offrir. C'est pour cela que je m'établis à Londres. J'ai besoin d'être un étranger, quelqu'un de normal dans la foule.

» J'arrête de me montrer dès à pré- sent. La promotion t'enlève le temps d'écrire. Pour "Pop Satori", on s'en est bien tirés, bien que nous n'avions ni texte ni musique en entrant en studio. On avait sans doute accumulé inconsciemment des choses. Sinon le problème est tou- jours le même. Les artistes perdent pied et deviennent inintéressants, parce que tu mets vingt ans à faire ton premier disque et six mois pour le second. Tu n'as plus le temps de te régénérer, de ressourcer par des rencontres, des voyages, des films. Mais j'arrête de me plaindre. Je suis heureux, de plus en plus heureux même. »

Dahò parle facilement parce qu'il en a toujours gros sur le cœur, organe suren- traîné chez lui. Par contre, il ne voudra pas donner le nom de la célèbre chanteuse an- glaise qui fera en duo et en anglais Le grand sommeil avec lui pour lancer l'al- bum qu'il va enregistrer pour la Grande- Bretagne. Mais il ne faut pas chercher longtemps pour trouver des indices pro- bants : une passion commune pour Fran- çoise Hardy, des attaches parisiennes et une rencontre coup de foudre. Parier sur Annie Lennox d'Eurythmics, c'est jouer gagnant.

Rencontre :
Jean-Luc Cambler.

E. Tordoir.

ETIENNE DAHO